



L'INTERVENTION DES FRANÇAIS EN FLORIDE AU XVI^e SIECLE

Grégory Wallerick

► To cite this version:

Grégory Wallerick. L'INTERVENTION DES FRANÇAIS EN FLORIDE AU XVI^e SIECLE. La Floride française: Florida, France, and the Francophone World, Feb 2014, Tallahassee Florida, États-Unis. hal-01298410

HAL Id: hal-01298410

<https://hal.science/hal-01298410>

Submitted on 5 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'INTERVENTION DES FRANÇAIS EN FLORIDE AU XVI^e SIECLE

En 1591, le graveur Théodore de Bry publie, depuis Francfort-sur-le-Main, le deuxième livre de sa collection intitulée les *Grands Voyages : Brevis Narratio eorum quae in Florida, Americae provincia*. Il y relate, à l'aide de quarante-deux planches gravées sur cuivre, l'expérience française en terre de Floride, sous l'égide de l'Amiral Coligny, derrière les capitaines Ribault et Laudonnière (1564-1565). Lors de cette éphémère installation, les huguenots entrent en contact avec les autochtones, le peuple Timucua.

L'appropriation du territoire floridien par les Français

La présence française en Floride est matérialisée sur les cartes par la toponymie, notamment des cours d'eau : les huguenots, en recherche d'un refuge, transposent dans ce nouveau monde les noms de l'ancien, comme la Seine, la Garonne, voire le Jourdain (en référence directe à la *Bible*). L'installation proprement dite concerne surtout deux planches qui se suivent. Elles illustrent le savoir-faire technique des Français, transformant une île naturelle en un fort qui paraît prêt à résister aux assauts. La première planche (II, 09) montre une île sauvage où les colons apparaissent imposants. Dans la seconde image, les formes sont effilées, très géométriques, et le lecteur peut difficilement reconnaître les Français, leur taille étant réduite. La rivière semble elle-même avoir modifié son cours avec l'installation des huguenots qui ont transformé les rives de l'île : le débit paraît plus rapide, plus lisse, voire presque plus dangereux.

Ces deux images constituent une suite logique de l'implantation des Français en Floride : après y avoir élu domicile, ils construisent leur fort (II, 09), puis Théodore de Bry nous montre ce que devient l'île (II, 10). Le texte qui accompagne les images précise que cette construction concerne chacun des colons, sans différence de statut. Ces faits sont d'ailleurs attestés par Laudonnière (« nous nous evertuâmes les uns à remuer terre de toutes parts, autres à couper fessines ») et par Le Moyne de Morgues (« tous les nôtres mettaient la main à l'œuvre [...] nobles, soldats, artisans et autres, pour se protéger de l'ennemi et des injures du climat ») : les deux sources principales de De Bry confirment cet événement, mis en image par le graveur, qui nous montre ainsi une certaine égalité des statuts, des ordres, même, dans cette nouvelle France en Amérique. Le fort ainsi construit, baptisé Fort Caroline, en l'honneur du roi Charles IX, reprend la forme générale de l'île, une forme triangulaire, mais l'effet de grandeur apparaît nettement par une réduction de la taille des personnages représentés : les sept Français, minuscules, n'occupent pas la totalité de l'espace, les bâtiments paraissent aussi de petite taille, la profondeur a davantage été usitée par De Bry. Le fort est prêt à défendre ses occupants contre une nature parfois difficile, ou contre d'éventuels ennemis : remblais, palissades, canons et armes permettent de résister à l'envahisseur. De même, des aménagements européens sont visibles sur les rives du fleuve de Mai : une petite battisse sur la partie gauche, ainsi qu'un four sur la rive méridionale, tous deux sans protection. Les Français semblent méfiants, mais ils laissent toutefois une partie de leurs constructions hors du fort. L'organisation militaire de ce dernier contraste avec l'anarchie « naturelle » régnant sur l'image précédente.

La faiblesse de cette implantation est l'absence totale d'utilisation du sol. Certes, les Français se sont appropriés le territoire floridien, ainsi que le rappelle le drapeau bleu aux trois fleurs de lis flottant en bas à gauche de la seconde planche, mais aucun espace n'est mis en valeur pour subsister. Les colons dépendent des tribus voisines qui leur fournissent leurs aliments. Cependant qu'un soldat au premier plan paraît ainsi s'adonner à la pêche, « armé » d'une époussette et d'un seau, les espaces environnant ne sont pas mis en culture, les Français défendent le fort, se tenant à proximité des canons, arborant une lance, une hallebarde ou une baïonnette, mais les rives restent à l'état naturel : ni labours, ni semailles, ni cultures. Le manque d'utilisation et de transformation de la terre ainsi que la volonté de reposer presque exclusivement sur les populations autochtones environnantes pour survivre aboutissent indubitablement à disettes et famines récurrentes dans la modeste fortification, éradiquée par les Espagnols sous les ordres de Menéndez de Avilés.

Grégory Wallerick IRHiS, UMR 8529

L'illustration des Timucua

Le graveur Théodore de Bry présente les liens avec l'histoire de la colonisation de la Floride par les Français, ainsi que les mœurs des habitants de cette région, regroupés sous le vocable de Floridiens (ce terme n'apparaît que dans les titres précédant les images) en précisant, dès le frontispice, que ce récit n'est pas une invention, mais qu'il émane d'une source principale d'origine française. Durant son exil en Angleterre, lors de la septième guerre de religion (1579-1580), Jacques Le Moyne de Morgues avait emporté la narration de son voyage en Floride, demandée par le roi de France, Charles IX, probablement en 1566, à Moulins. Quelques mois avant que le Dieppois ne meure, De Bry lui a rendu visite à Blackfriars (1587), relayant la commande avortée effectuée quelques années auparavant par l'Anglais Walter Raleigh. A la mort de Le Moyne, en mai 1588, De Bry achète le travail inachevé à sa veuve, et le poursuit. Une image synthétise les éléments caractéristiques des peuples floridiens et des relations avec les colons : il s'agit de la vénération à la colonne installée par Ribault.



Volume II, planche 8

De témoins de la vie des Timucua, les Français de Floride deviennent progressivement acteurs indirects. Ils ne participent pas pour autant à ces événements, sauf cas exceptionnels, mais interviennent dans ces cérémonies par l'apport d'objets européens. L'existence de cette colonne est attestée dans le texte de Jean Ribault, *Découverte de la Terra Florida* : « nous amenions avec nous un pilier ou colonne de pierre dure, gravé des armes du Roi, pour le planter à l'entrée du port, en quelque lieu élevé où l'on puisse aisément l'apercevoir. » D'autres sources que ce récit attestent de cette colonne, notamment Le Moyne de Morgues, ainsi qu'une lettre probablement hispanique. Le contraste entre les personnages présents est d'abord frappant par la nudité des Amérindiens, qui occupent presque la totalité de l'image, et les Français, richement vêtus, armés, dans la partie à l'extrême droite de la gravure. Il s'agit de la première image de ce livre qui montre de manière aussi précise les Indiens. Alors qu'ils étaient noyés dans le décor sur les gravures précédentes, le lecteur peut enfin admirer « un spécimen grandeur nature », le roi Atore. La troupe d'Indiens, de taille réduite, à gauche de l'image, est en vénération devant la colonne érigée par Ribault. Les bras levés, les mains jointes, ils semblent adorer cette stèle décorée de « fleurs de tous genres et de branches d'arbres les plus rares », les armes du roi de France visibles de tous côtés : écusson bleu azur, aux trois fleurs de lis dorées, surmontées d'une couronne rouge sang, entourée de dorure. A la base de la stèle, l'inventaire de toute la Floride est déposé : armes (arcs et flèches déposés, en symbole d'accueil pacifique), gourdes et corbeilles de fruits et légumes (les paniers rappellent les objets manufacturés d'origine européenne...), « une nature morte issue d'une corne d'abondance. »

La partie droite est dominée par deux personnages. Atore apparaît comme un bel homme, grand (Le Moyne le décrit comme étant « de taille fort élevée, dépassant d'un pied et demi celle des hommes les plus grands de l'expédition »), il est cependant coupable d'un acte odieux aux yeux des Européens : il est marié avec sa mère, dont il a eu plusieurs enfants. C'est pourtant cet Indien qui accueille pacifiquement les Français et vénère les objets de leur fabrication.

Le lecteur peut observer de près cet Indien, presque nu (il porte un pagne), revêtu de bijoux (collier en bandoulière, bracelets aux poignets et aux chevilles, boucles d'oreilles), arborant une coiffe d'apparat. Tout aussi intéressants sont les multiples tatouages qui couvrent sa peau : son corps semble intégralement recouvert de ces dessins difficilement interprétables par les Européens. La posture, typique de la représentation humaine par les artistes de la Renaissance, permet aux spectateurs de découvrir un corps musclé à la manière d'une sculpture. A ses côtés, le Français paraît chétif, malgré sa tenue d'apparat. Laudonnière regarde dans la direction que lui indique amicalement Atore, qui semble lui donner des explications sur la scène qui se déroule sous leurs yeux. Les Français paraissent être parvenus non seulement à établir un contact pérenne avec une tribu amérindienne, mais aussi à se substituer à leurs dieux. Le culte rendu à la colonne érigée devant les Indiens quelques années auparavant semble montrer l'importance de la rencontre entre ces deux cultures, mais, dans ce rapport, la nation française prend le pas sur la seconde nation, puisque les Français transmettent aux Timucua, sans, semble-t-il, emprunter à leurs voisins de fortune, si ce n'est la dépendance nourricière.

Dans cet ouvrage, trente-deux images présentent les Amérindiens, dont dix d'entre elles voient la présence des Européens, qui sont soit spectateurs des événements qui se déroulent sous leurs yeux, soit acteurs aux côtés des indigènes. De quelle manière Théodore de Bry illustre-t-il les Timucua et leurs relations avec les colons français ?

Les relations amicales des Français avec le peuple floridien



Théodore de Bry ne manque pas d'appuyer la thèse d'un paradis localisé dans les terres de Floride. En effet, les paysages gravés sur les premières planches de la suite floridienne démontrent d'un calme édénique et d'une luxuriance végétale et animale : la couleur verte domine l'espace représenté, les fleuves, et l'océan semblent calmes. Les nombreuses îles paraissent douces, agréables, les

peuples autochtones regardent calmement les nouveaux occupants visiter puis s'installer à proximité d'eux, des animaux paissent ou picorent, et des fruits énormes (grappes de raisin, melons) parviennent à maturation. Enfin, la quantité d'arbres, tant sur les îles que sur les rives, confirme la richesse du sol floridien.

La réaction des habitants de ce territoire indique qu'ils sont accueillants, comme avec la colonne de Ribault, exemple de sympathie apparente entre les deux peuples. Les planches relatant l'utilisation d'objets européens montrent aussi la relation unilatérale qui existe entre ces nations : la suprématie des colons sur les tribus amérindiennes semble manifeste. Les premières planches de la série floridienne, qui regorgent d'images édéniques, montrent pareillement des peuples amicaux. Qu'il s'agisse du roi de l'île sur l'Axona, « très humain », ou de cette tribu qui accepte de nourrir le fort français, les peuples amérindiens sont présents sur de nombreuses planches, et ne semblent pas interloqués par l'arrivée des Européens et paraissent participer volontairement à cet accueil.



Volume II, planche 16

La seizième planche du volume met en avant la fin du conflit opposant Satouriona à l'allié des Français, Outina. C'est une cérémonie célébrant la défaite des premiers. Les guerriers, assis en cercle, miment chacun à leur tour une scène du combat qui vient de se dérouler. Le lecteur peut aisément imaginer les cris de joie qui accompagnent la mise en scène. Face à ce groupe, une rangée de trophées a été érigée, montrant l'écrasante victoire de l'armée d'Outina. Le roi converse au premier plan avec les Français qui leur ont permis la victoire : sa posture est noble, il apparaît calme, malgré l'effervescence de son peuple, et semble presque civilisé, car il reste avec les Européens plutôt que de se joindre à la fête de son peuple. Laudonnière contemple le spectacle face à lui, cependant qu'Outina lui tourne le dos, pour être face aux Français. De nouveau, la discussion entre l'Europe civilisée et le chef des sauvages est mise en valeur, par leur présence au premier plan, ainsi que par leur taille surdimensionnée par rapport au reste de l'image.

Les protestants français, comme leurs homologues anglais présentés dans le premier volume des *Grands Voyages* (publié en 1590, il illustre l'implantation durable des Anglais d'Elisabeth 1^{ère} en Virginie), parviennent à nourrir une relation pacifique avec les autochtones alors que les catholiques, notamment les Espagnols, illustrés dans les volumes suivants, doivent imposer leur domination par la force, par les armes. Cette conquête espagnole, ou plus largement catholique, est largement critiquée dans le milieu protestant de l'édition, notamment à Francfort, alors que les stigmates des guerres de religions restent visibles en Europe.



Volume II, planches 9 et 10

